

On ne saurait être plus insolent dans son audace. Ce sceptique, ce fanfaron qui se tient prudemment à l'abri, se couronne de ses crimes avec une hardiesse qui ferait peur si elle ne faisait sourire. Mais toutes les pages de son journal sont écrites sur ce ton et avec cet aplomb singulier (1).

C'est à la bourgeoisie, lui aussi, qu'il s'adresse :

A LA BOURGEOISIE.

« Apprenez que nous n'avons plus au cœur que l'idée d'une vengeance, et nous la voulons terrible, exemplaire.

« Un jour viendra, vous le savez, où nous serons de nouveau maîtres de la place...

« Il n'y aura plus de grâce, plus de merci pour les tueurs de juin 1848 et de mai 1871.

« Nous faucherons vos têtes, seraient-elles couvertes de cheveux blancs, et cela avec le plus grand calme. Vos femmes, vos filles, nous n'aurons plus pour elles ni respect ni pitié; nous n'aurons que la mort! La mort jusqu'à ce que votre race maudite ait disparu à tout jamais.

« A bientôt, messieurs les bourgeois! »

Tel est le style de cette presse écumante que nous ne saurions trop flétrir. Que si nous méprisons la presse réactionnaire et dénonciatrice, qui joua, après les journées de mai, le rôle des tricoteuses au pied de la guillotine, criant *au fédéré* comme l'on crie *au loup*, nous ne pouvons nous empêcher de flétrir ces feuilles repoussantes, qui prétendent défendre la République et qui semblent plutôt gagées pour la faire haïr.

Au surplus, il suffit de feuilletter encore le *Vermersch-Journal* pour voir jusqu'où va ce jouisseur qui ne voit dans ses invectives qu'une occasion de gagner quelques shellings. Vermersch, renchérissant sur le journal le 18 Mars, de Bergeret, accuse les officiers de l'armée de Versailles d'avoir obligé les vaincus « à creuser eux-mêmes la fosse immense devant laquelle on les rangeait, et que comblaient ensuite leurs cadavres convulsés ».

(1) Les réfugiés chantent en ce moment à Londres, dit un journal, une jolie petite chanson, composée par E. Vermersch à l'occasion de l'anniversaire du 18 mars.

Voici le début de cette barcarolle, d'après la *Décentralisation* :

Tous les bons de la sociale
Qu'on a tués comme des loups,
Le corps crevé par quelque balle,
Pourrissent au fond de leurs trous.

Voilà plus d'un an que ça dure,
Et la vengeance ne vient pas...
Dans leur commune sépulture,
Les grands morts s'em... là-bas!

Refran.

C'est une année à peine
Qui s'est passée encor,
Mais gare à la prochaine...
La Commune ou la mort!

« Et, à ce propos, ajoute-t-il, il nous souvient d'un détail qui n'est pas sans couleur :

« Le travail de ces fosses, malgré le grand nombre des travailleurs, fut jugé trop long. Il y avait en outre un plus grave inconvénient, celui de laisser vivre les prisonniers tout le temps que durait leur besogne. Ce système fut donc remplacé par une idée plus ingénieuse : celle de jeter les suppliciés dans les casemates des bastions 54, 55, 56, 57 et 58.

« Un détail que j'avais oublié.

« Pendant que les gardes nationaux étaient au Père-Lachaise, les femmes et les enfants de quelques-uns d'entre eux les y avaient suivis. Mais elles ne trouvèrent pas grâce devant les soldats vainqueurs, pas même les petits enfants, que les lignards tenaient en l'air au bout de leurs baïonnettes en riant des convulsions de ces pauvres petits êtres. »

A ces orgies de sang, il faut des imprécations dignes d'elles. Or, M. Vermersch est passé maître dans l'apostrophe :

« Allons, s'écrie-t-il, mannequins titrés, poupées sans vergogne, écume ruolzée de la cascade sociale, vous tous qui vous jouez à la surface de l'abîme, riez, jouez, chassez, chantez, mais hâtez-vous. Arlequins, sauteurs, petits-crevés, coquines du grand monde, drôlesses du petit, tout ce qui fripe soie, dentelle et velours, tout ce qui mesure l'homme aux oripeaux, la femme aux rubans, tout ce qui a faux chignon, faux teint et fausse vertu, maîtres et valets, dévotes et gueuses, filles et femmes à vendre, sangsues et chenilles, papillons et chauves-souris, vieux libertins et jeunes viveurs, avaleurs de pains à cacheter et marchands d'eau bénite, chantez, chassez, jouez, riez, mais hâtez-vous, car, je vous le jure, voici bientôt le rire qui va se glacer sur vos lèvres et se changer en grincements de dents. »

Et plus loin :

« Tu es revenu, pâle bourgeois, dans les bagages de ces soldats que tu poussais au carnage avec cette férocité qui n'appartient qu'aux âmes lâches. Du sang, et encore du sang! Il t'en fallait encore, lorsque tu piétinais sur les cadavres avec des cris de bête fauve et que le sang jaillissait de tes pieds à ton visage. Es-tu bien abreuvé, dis? Es-tu content? Charles IX te verrait avec horreur; le bourreau n'oserait te toucher. Va, va, piètre bourgeois, retourne en France, et dis-leur bien, à tes semblables, que l'heure de l'expiation approche et que la pitié ne sera pas à l'ordre du jour lorsqu'il s'agira de venger les morts. »

Il est bien entendu que cette sorte de presse n'a rien de commun avec les publicistes républicains.

Parfois M. Vermersch se souvient qu'il sait faire des vers et il en publie.



L'ALSACE SOUS LA DOMINATION ALLEMANDE. — Razzia quotidienne à Strasbourg.

Voici les deux dernières strophes d'une pièce de vers qui donne le ton de la manière actuelle de l'ancien rédacteur du *Figaro* :

Ce que plus tard diront avec leurs bouches vertes
Les cadavres ensanglantés,
Le mot d'ordre sorti des fosses entr'ouvertes,
Le sombre appel des transportés,
Non, ô triomphateurs d'abattoir, non, infâmes,
Non, vous ne vous en doutez pas !
Un jour viendra bientôt où les enfants, les femmes,
Les mains frêles, les petits bras,
S'armeront de nouveau sans peur des fusillades,
Et sans respect pour vos canons
Les faibles, sans pâlir iront aux barricades ;
Les petits seront nos clairons ;
Sur un front de bataille épouvantable et large
L'émeute se relèvera ;
Et, sortant des pavés pour nous sonner la charge,
Le spectre de Mai parlera...

Il ne s'agira plus alors, gueux hypocrites,
De fusiller obscurément
Quelques mouchards abjects, quelques obscurs jésuites,
Canonisés subitement ;
Il ne s'agira plus de brûler trois bicoques
Pour défendre tout un quartier ;
Plus d'hésitations louches ! plus d'équivoques,
Bourgeois, tu mourras tout entier !
La conciliation, lâche, tu l'as tuée !
Tes cris ne te sauveront pas !
Tu vomiras ton âme au crime habitué
En invoquant Thiers et Judas !
Nous l'apportions la paix et tu voulais la guerre,
Eh bien ! nous l'aimons mieux ainsi !
Cette insurrection, ce sera la dernière ;
Nous fonderons notre ordre aussi !
Non, rien ne restera de ces coquins célèbres,
Leur monde s'évanouira,
Et toi, dont l'œil nous suit à travers nos ténèbres,
Nous l'évoquerons, ô Marat !
Toi seul avais raison : pour que le peuple touche
A ce port qui s'enfuit toujours,
Il nous faut au grand jour la justice farouche
Sans haines comme sans amours,
Dont l'effrayante voix plus haut que la tempête
Parle dans sa sincérité,
Et dont la main tranquille au ciel lève la tête
De Prudhomme décapité (1) !

Nous avons tenu à faire connaître jusqu'où peut aller la spéculation de quelques gens et à mettre en garde nos lecteurs contre les prédications furieuses de ces étranges personnages. Que le peuple encore un coup ne se laisse plus reprendre à ces plaisantins devenus terribles. Ils s'agitent, et se font bruyants. Que le peuple les laisse s'agiter.

(1) Vermersch n'est pas mieux jugé par les réfugiés de Londres que par nous, s'il faut en croire certaine correspondance de la *Liberté* :

« Nous recevons de Londres de nouveaux renseignements des plus curieux sur les réfugiés de la Commune, disait naguère ce journal. Il y a été, mercredi dernier, très-sérieusement question d'un duel à l'épée entre les citoyens Eugène Vermersch et Camélinat, l'ancien directeur de l'hôtel des Monnaies sous la Commune. La cause de cette querelle était la qualification d'agent bonapartiste adressée à Vermersch par Camélinat.

Les témoins, qui étaient Avrial et Theisz, d'une part, Candiau et Varella d'autre part, avaient déjà fixé la rencontre à jeudi matin, quand tout à coup Vermersch s'est ravisé et a écrit à Camélinat une lettre d'excuses, que publient plusieurs journaux anglais. Camélinat a renvoyé à Vermersch sa lettre, après y avoir écrit en travers ces mots : « Sale lâche. »

Les réfugiés de la Commune de Paris tinrent à Londres, en décembre 71, une réunion dans la salle dite des Indépendants de la taverne du *Blue-Post*.

Le *Standard* nous a donné alors un compte rendu de cette séance.

La conférence commença à neuf heures, et Landeck parla de Dieu, de la Genèse avec son habituelle fureur.

« L'implacable ennemi des révolutions, a-t-il dit, est Dieu ! »

Il s'est donné comme le *champion des révolutions sanglantes et violentes*, et s'est moqué de ceux qui pratiquaient les révolutions pacifiques. Il a parlé de la *bande des scélérats* qui possèdent et qu'il faut, s'est-il écrié, mettre à bas *quel que soit le sang répandu*. Il a parlé d'Étienne Marcel, le prévôt des marchands, son idéal, et il a terminé en disant que, pour faire quelque chose de bon, il fallait que la *guerre fût sans pitié* et que, pour être humain, il était *nécessaire de massacrer une partie de la communauté au profit des masses*.

Landeck exprima encore ses regrets que, sous le règne de la Commune, les deux milliards de la Banque n'aient pas été donnés au peuple. Il aurait voulu qu'au lieu des *mesquines exécutions de la place Vendôme, cinquante mille têtes eussent été coupées pour satisfaire la justice et le prolétariat outragés*. Personne n'a protesté, dit le *Standard*.

Un peu avant minuit, le meeting fut dissous, et chacun se retira, grave et sombre.

Néanmoins aucun d'eux n'oublia de jeter sur un plateau que tenait à la porte une jolie femme en costume de cantinière quelques pièces de monnaie destinées à secourir les proscrits. Cette femme, paraît-il, était la cantinière des communistes qui combattaient à la porte Maillot.

Ces curieuses séances se renouvellent chaque semaine avec la liberté la plus entière, et outre Vermersch et Landeck, beaucoup de chefs qui ont pris une grande part au drame de la Commune ont leur lieu de rendez-vous à la taverne de *Blue-Port* (1).

Mais, en vérité, ces séances font-elles avancer la question sociale, le problème posé? Donnent-elles au malheureux l'espoir, au pauvre du pain, à l'ignorant la lumière? Non. Elles sèment la haine et font germer le mal. Ce n'est ni par la menace ni par les armes que le prolétariat obtiendra jamais l'éman-

(1) Voici les termes de l'affiche qu'on a pu lire, en mars, sur les murs de Londres :

« Liberté, Égalité, Solidarité, Fraternité.

ANNIVERSAIRE DU 18 MARS 1871

« La section fédérale française de l'Internationale de 1871 invite les démocrates de toutes les nationalités à assister à un meeting commémoratif qui aura lieu à ... le 18 mars 1872.

« Le citoyen DUPONT,

« ex-membre de la Commune. »

ipation qui lui est due, c'est par l'étude, le travail, l'instruction. Cette instruction, on la lui doit, on la lui donnera. Qu'il se défile seulement de ceux qui sont ses mauvais génies et le poussent à la colère d'où n'est sorti que le malheur, jamais le progrès (1).

Nous sommes arrivé au terme de notre étude sur la Commune. Nous avons montré, ce me semble, que, si l'idée était juste, les hommes qui la servaient furent bien coupables. Nous n'avons eu de parole plus calme que pour ceux qui sont morts pour leur chimère, mais ceux-là mêmes, pareils à Étienne Marcel, se repentirent, à leur dernière heure, d'avoir fait alliance avec d'impurs collabo-

(1) A côté des discours ou écrits furieux, nous devons citer cette lettre que publie le *Times*, et qui donne, malgré son ton exalté, des renseignements intéressants sur l'état de misère de certains réfugiés de Londres :

« Monsieur le rédacteur,

« L'insertion de cette lettre étant un acte de justice et de générosité, nous n'hésitons pas à vous demander la publication.

« Si le mensonge court les rues de Paris et triomphe aux conseils de guerre de Versailles, on peut du moins affirmer que la vérité est à Londres. Ce mensonge entre mille autres, ce sont les razzias faites pendant la guerre de Paris, et les millions emportés par les communards.

« Bien que la situation ne soit pas gaie, nous croyons qu'il vaut encore mieux rire de ces calomnies que d'en pleurer.

« Quand nous disons que la vérité est à Londres, nous entendons la vérité sur les communards et leurs millions.

« Car, monsieur, si l'on en croyait les gazettes scandaleuses, les feuilles de police et les journaux malsains de notre pauvre Paris, les commerçants et les hôteliers de Londres n'auraient-ils pas en caisse tout l'argent de la France?

« Il n'en est rien, pour l'avenir qui jugera, heureusement, pour le peuple qui a fait cette révolution, non pour piller, mais pour se venger des traîtres qui ont livré Paris, et aussi pour secouer le joug des injustices sociales qui écrasent les travailleurs.

« La vérité est navrante et nous ne la dirons pas; on trouverait encore des hommes qui s'en réjouiraient, et nous ne voulons point leur donner cette satisfaction, ni leur permettre de digérer, à l'aide d'une cruauté de plus.

« Comme toujours, monsieur, les réfugiés ont trouvé ici un accueil bienveillant et une hospitalité généreuse; des secours leur furent adressés, et nous sommes heureux de pouvoir ici remercier publiquement les citoyens qui ont pris l'initiative et ceux qui se sont joints à eux.

« Mais le but de cette lettre est surtout d'affirmer que nous n'entendons pas vivre autrement qu'en travaillant, et que nous ne sommes pas des concurrents, mais des amis.

« Est-ce que le travail n'est pas une langue universelle? « C'est donc un appel au travail que nous faisons; nous comptons parmi nous des mécaniciens, des ciseleurs, des bijoutiers, des ébénistes, des cordonniers, des monteurs et tourneurs en bronze, des peintres en bâtiments, des sculpteurs, des professeurs, des ingénieurs, des employés de commerce, etc. Ne sont-ce pas là des professions universellement répandues? L'outil n'est-il pas le trait d'union entre tous les peuples? Silence donc aux calomnies.

« Le marteau, la plume et la lime, voilà les millions dont les réfugiés de la Commune disposent à Londres, et que nous mettons à la disposition des groupes ouvriers et des patrons, avec prière d'en user.

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, avec nos remerciements, l'assurance de nos sympathies et nos sentiments distingués,

Les membres de la commission du travail,

« J.-B. CLÉMENT, ROULLIER, BASTELICA.

« 181, Pentouville-road. »

rateurs. Marcel s'allia aux Jacques et aux hommes de Maillart. Il succomba. On peut dire aussi que la Commune de 1871, comme celle du quatorzième siècle, eut ses Maillart et ses Jean Caboche qui la firent glisser dans le sang. Et les malheureux à qui ils avaient promis toutes les félicités de l'âge saturnien, ou âge d'or, se réveillèrent, un matin, à l'Orangerie de Versailles, dans les casernes du fort Boyard ou sur les pontons de Cherbourg.

Nous avons eu de la colère contre les bourreaux, de la pitié pour les victimes, nous voudrions de la clémence pour les vaincus. Nous voudrions l'amnistie pour les égarés, pour les pauvres gens poussés par des sectaires dans un combat où beaucoup naïvement croyaient défendre la République. Point de post-scriptum à la guerre civile. Il faut en effacer le souvenir par le pardon, d'où naît l'oubli.

En 1815, le général Lamarque, envoyé en Vendée pour la pacifier à son tour, adressait ces paroles aux Vendéens :

« Je ne rougis point de vous offrir la paix; car, dans les guerres civiles, il n'est qu'une seule gloire, c'est de les terminer. »

Il faut aussi se déshabituer du rêve et de l'utopie. Notre pays n'a plus la force de soutenir deux épreuves pareilles à celles qu'il a traversées. Il en mourrait. « Il faut du loisir et de la sécurité à longue échéance, disait Lamartine, pour jouer avec les rêves. Entre deux rêves, on jette son pays dans l'abîme ou dans le problème qu'on n'a pas le temps de résoudre. »

Ainsi avaient fait les gens de la Commune, Oubliions-les.

Il sera bientôt trop tard, d'ailleurs, pour parler d'eux, qui ont tenu, pendant deux mois, le monde attentif et inquiet. La patrie, dont ils ont élargi les plaies, et dont ils ont, après l'étranger, ouvert les veines, a besoin de l'oubli qui console et du travail qui répare. Détournant ses regards des ruines encore fumantes, des incendies à peine éteints, de la terre encore fraîche des tombes, elle a besoin de ne songer qu'à sa dette et à son devoir. Elle a soif d'apaisement et de labeur. Elle prétend reconquérir dans sa liberté, si chèrement acquise, le rang qu'elle avait jadis dans le monde et que, si grands qu'ils soient, ses malheurs présents ne l'empêcheront point de reprendre un jour. Non, certes, l'étendue de ces désastres n'est rien si notre malheureux pays sait profiter de l'enseignement qu'ils comportent avec eux, et si, rejetant loin de lui sa coupable adoration de soi-même, son goût pour les phrases séduisantes et son horreur des réalités et des faits, son ignorance des autres peuples, son dédain pour les idées nouvelles, il sait se comparer aux autres pour se fortifier et s'étudier soi-même pour se corriger.

Quant à ceux qui ont profité de la crise traver-

sée pour faire un piédestal à leur personnalité ou une base à leur fortune, ceux-là, nous devons les maudire : « La devise des méchants, disait Plaute, est : Prends, pille, fuis et cache-toi ! » Hélas ! combien ont pris cette devise, depuis les bonapartistes gorgés de notre fortune publique jusqu'aux fournisseurs de la Commune, qui étalent leur richesse à l'étranger. On peut dire de ces gens ce que Velléius Paterculus dit de Varus, le vaincu d'Arminius le Germain : « Il entra pauvre dans cette province (la Syrie) et la trouva riche ; il en sortit riche et la laissa pauvre. »

Ce que je ne leur pardonne point, à ces hommes dont quelques-uns jusqu'à ces heures sinistres avaient gardé un fier renom de mâle probité, c'est d'avoir exalté tous les appétits, excité la bête fauve qui toujours, hélas ! demeure tapie aux entrailles de l'homme, et traitant le devoir, la patience, l'abnégation de mots oubliés, les rejetant comme un lest trop lourd, d'avoir proposé pour but aux combattants, non la liberté, non la vertu civique, mais la satisfaction des appétits, la bourse rebondie et l'auge pleine. La première chose dont parle Catilina pour exalter le courage de ses complices, c'est la richesse. Ainsi ont-ils fait de cette révolution commencée au nom des franchises municipales, continuée par la plus vaste guerre civile qui ait épouvanté l'histoire, achevée dans la noire fumée de l'incendie et l'égorgeant des prisonniers. Je ne leur pardonne point d'avoir commis leurs injustices premières et leurs derniers forfaits au nom de cette République dont l'idéal est la justice et le fraternel amour. Je ne leur pardonne point d'avoir pu faire que le vulgaire confonde, dans une même ré-

probation, ceux qui savent mourir pour la liberté et ceux qui prétendent en vivre, les martyrs et les scélérats, les Condorcet et les Momoro, ceux qui épouvantent l'histoire et ceux qui, au contraire, l'illuminent, les âmes viles et basses et celles qu'on trouve, comme dit Montaigne, *frappées à l'antique marque*.

Mais quoi ! la liberté n'en est pas moins et se-reine et superbe parce que des scélérats commettent des crimes en son nom.

C'est sur cette idée que je terminerai le présent chapitre, où j'ai dit ma pensée tout entière. On me reprochera même peut-être de l'avoir trop dite. La réaction ne me pardonnera point d'avoir flétri sa curée, les exaltés d'avoir flétri leurs folies. Sans doute, il était plus prudent et plus habile de se faire, comme l'ont fait et le font encore tant de gens. Mais je suis de ceux qui pensent qu'il est plus digne de braver l'orage en face que de le laisser prudemment passer. Je suis de ceux aussi qui croient que la République étant le gouvernement idéal ne doit s'appuyer que sur le droit, la justice et la vérité : *Nihil utile sine honestum*. Rien d'utile si ce n'est l'honnêteté. Répudiant donc les doctrines funestes, j'ai voulu proclamer que rien ne sert la République que ce qui est juste, et qu'on ne peut l'honorer que par le devoir. Ceux qui sont à la fois républicains et patriotes me sauront gré de ma franchise. Ils ont depuis longtemps jugé les hommes de la Commune à leur juste valeur.

Quant à moi, fort de ma conscience, j'aurai, à mes propres yeux, ce mérite d'avoir cherché et d'avoir dit ce que je crois être le plus utile à la République, — c'est-à-dire la vérité.

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE VIII

N° 1

LES PERTES DE L'ART.

Journal officiel.

Il ne faut ni se dissimuler ni s'exagérer ses pertes. Paris a perdu la plupart de ses palais. Les Tuileries, le Palais-Royal, l'Hôtel de ville, le palais du quai d'Orsay, ne sont plus que des ruines. Il faudrait des millions pour leur rendre la splendeur qu'ils avaient encore il y a trois semaines. Rien que pour réparer les murailles, poser une toiture, relever ou remplacer quelques statues, la ville devra s'imposer des sacrifices énormes. Il sera

sage de le faire pour ne pas laisser aux rues leur aspect désolé. Cette grande ville, si riante et si riche, qui attirait les gens du monde, les artistes, les hommes d'étude, et qui avait conquis l'utile royauté de la mode, ne peut rester longtemps ensevelie sous les décombres.

Elle doit, à tout prix, relever les façades de ses monuments ; pour l'intérieur, c'est une perte presque irréparable. On ne refait pas en un jour des chefs-d'œuvre accumulés par les siècles.

Quand même on trouverait, malgré les charges qui nous accablent, assez de ressources pour refaire les escaliers, peupler les appartements de tableaux et de statues, suspendre des lustres aux



LE FORT DE L'ÎLE MADAME.—Promenade des prisonniers.